





Relations épistolaires asymétriques :
Bettina von Arnim et Goethe, Ewelina Haska
et Balzac, Louise Colet et Flaubert

 <p>Amitiés vives Littérature et amitié dans les correspondances d'écrivains sous la direction de Régine Battiston, Nikol Dziub et Augustin Voegele ÉPURE</p>	Auteur(s)	Luís Carlos PIMENTA GONÇALVES 
	Titre du volume	« Amitiés vives » : littérature et amitié dans les correspondances d'écrivains
	Directeur(s) du volume	Régine BATTISTON Nikol DZIUB  Augustin VOEGELE
	ISBN	978-2-37496-172-9 (broché) 978-2-37496-173-6 (PDF)
	Édition	ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, octobre 2022
	Pages	25-41
	Licence	Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence <i>Creative Commons</i> attribution, pas d'utilisation commerciale, pas de modification 4.0 international 

Les ÉPURE favorisent l'accès ouvert aux résultats de la recherche (*Open Access*) en proposant à leurs auteurs une politique d'auto-archivage plus favorable que les dispositions de l'article 30 de [la loi du 7 octobre 2016 pour une République numérique](#), en autorisant le dépôt [dans HAL-URCA](#) de la version PDF éditeur de la contribution, qu'elle soit publiée dans une revue ou dans un ouvrage collectif, sans embargo.

Relations épistolaires asymétriques

Bettina von Arnim et Goethe,
Ewelina Hańska et Balzac,
Louise Colet et Flaubert

Luís Carlos Pimenta Gonçalves
Universidade Aberta (Portugal)

La notion de « relation asymétrique » s'emploie dans des champs du savoir aussi divers que la sociologie, la psychologie, l'économie et les relations internationales. Elle présuppose un déséquilibre existant entre des êtres, des entités, des groupes ou même des États. Elle implique une hiérarchie qui se manifeste, de façon plus ou moins perceptible, par une dépendance, une subordination, la reconnaissance explicite ou implicite d'une supériorité ou d'une infériorité, régie éventuellement par un contrat social. Il ne faut pas pour autant croire que cette asymétrie implique nécessairement une relation de domination, car elle peut être faite d'échanges, de collaborations, de partages, d'entraides, de solidarités, d'affects. Ainsi, la relation qui nous occupe ici, celle entre écrivains, entre un auteur et son lecteur, relève d'un domaine symbolique complexe fait aussi bien de questions esthétiques et artistiques que du statut même de la littérature dans une société et un temps donnés.

L'histoire de la littérature, notamment celle du XIX^e siècle, est balisée par des « couples épistolaires » célèbres que la postérité a retenus. Cette relation se révèle le plus souvent asymétrique, notamment quand elle se déploie dans la durée. L'exercice peut être fait autant de complicité, d'amitié, d'amour, que de rivalité, voire de haine.

Nous avons choisi de parler de trois de ces « couples » à la fois amicaux et amoureux de façon chronologique. Tout d'abord, celui de Bettina von Arnim, née Brentano, et de Goethe, puis celui de M^{me} Hańska et d'Honoré de Balzac, et finalement celui de Louise Colet et de Gustave Flaubert. Nous le ferons grâce à leurs correspondances publiées et par le biais de l'analyse de romans qui s'en sont inspirés. L'étude de ces trois cas permettra d'analyser en quelque sorte négativement l'art épistolaire de l'amitié, un sentiment qui semble doublement menacé, par la passion amoureuse d'abord, mais aussi par l'égoïsme, quand l'écrivain, obnubilé par sa propre œuvre, cesse de contribuer au commerce amical.

La *Correspondance de Goethe avec une enfant*, publiée en 1835, révèle l'existence d'un sentiment amical/amoureux entre Bettina von Arnim et l'auteur des *Affinités électives*, ouvrage que la première croira d'ailleurs avoir inspiré. On saura bien plus tard que les lettres éditées trois ans après la mort de Goethe avaient été partiellement réécrites, voire inventées par Bettina. Cette correspondance réécrite, traduite en français en 1843, servira partiellement d'hypotexte de *Modeste Mignon* – or ce roman de Balzac paru en 1844 s'inspire également d'un autre commerce épistolaire : celui de l'auteur de *La Comédie humaine* et de M^{me} Hańska. La relation de Goethe avec Bettina von Arnim inspirera également Milan Kundera dans la deuxième partie du roman *L'Immortalité*, qui offre une perspective critique et sarcastique tenant simultanément de l'essai et de la fiction. Un autre couple épistolaire célèbre est celui de Gustave Flaubert et Louise Colet. Leur correspondance atteste d'une relation asymétrique dans la durée. Louise Colet, quand Flaubert la rencontre, est déjà une auteure reconnue (elle est son aînée de onze ans). Ainsi, les premières lettres de 1846 traduisent l'éblouissement amoureux du futur écrivain, puis l'admiration face à l'écrivaine, et la dernière, de 1855, l'agacement.

La *Correspondance de Goethe avec une enfant*

L'asymétrie entre deux êtres, notamment quand il s'agit d'artistes et d'écrivains, se manifeste de façon plus ou moins explicite dans leur correspondance. Cette asymétrie épistolaire, qui tient aussi bien à la personnalité du scripteur qu'à son statut dans le champ littéraire, peut être rendue publique lorsque la totalité ou une partie des lettres est publiée, le plus souvent à titre posthume, permettant au lecteur d'entrer par « effraction » dans l'intimité d'un auteur. Mais le responsable de l'édition de la correspondance peut alors faire dire aux morts ce qu'ils n'ont pas dit ou voulu dire de leur vivant en omettant, en tronquant, en ajoutant des paragraphes entiers, voire en inventant des lettres. Si, pour Goethe, sa rencontre avec Bettina Brentano – telle qu'elle apparaît tout du moins consignée dans le journal du poète, avec cette seule mention : « Mam'selle Brentano¹ » – est « un épisode sans importance », elle est, pour la jeune femme, un événement majeur dans le double registre de l'amitié et de l'amour. D'où la nécessité pour elle de lui donner un sens et une portée en sublimant ce moment et les rencontres successives avec l'auteur des *Souffrances du jeune Werther*, alors que, selon Milan Kundera, Goethe fait tout pour tenir Bettina « à l'écart de sa biographie² ». Cette dernière triomphe de cette volonté trois ans après la mort de l'écrivain grâce au succès que connaît, dès sa publication en 1835, la *Correspondance de Goethe avec une enfant* (*Goethe's Briefwechsel mit einem Kinde*). L'asymétrie entre le maître et la disciple, l'être aimé et l'être aimant, est en quelque sorte estompée, résorbée dans un amour présenté comme partagé, même si, bien évidemment, elle ne disparaît pas entièrement.

Jean Triomphe, dans la préface de sa traduction de la *Correspondance de Bettina et de Goethe* publiée en 1942, d'après le texte établi par Reinhold Steig et publié par Fritz Bergemann deux décennies plus tôt, insiste sur le fait que, lors de la première traduction française en 1843 de la *Correspondance de Goethe avec une enfant*, personne ne fut vraiment

-
1. *Correspondance de Bettina et de Goethe*, trad. (allemand) Jean Triomphe, d'après le texte établi par Reinhold Steig et publié par Fritz Bergemann, Paris, Gallimard, 3^e éd., 1942, p. 17.
 2. Milan Kundera, *L'Immortalité*, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 446.

dupe du caractère exagéré et fantaisiste de ce qui y était rapporté par Bettina von Arnim. Il affirme d'ailleurs que « ce livre [...] n'avait pas la prétention d'être une reproduction fidèle de la réalité. Personne ne s'y trompa. C'était une sorte de roman³ ». Pourtant, un lecteur aussi attentif que Sainte-Beuve semble s'y laisser prendre puisque dans une de ses *Causeries du lundi*⁴, datée du 29 juillet 1850, il reproduit une des inventions de la jeune femme. Il s'agit dans une lettre de Goethe d'un aveu tendre forgé par sa correspondante : « Tu es ravissante, ma jeune danseuse, lui dit-il ; à chaque mouvement, tu nous jettes à l'improviste une couronne⁵ ». En compilant en volume des notes et des observations sous forme diaristique, ainsi que les lettres échangées avec l'auteur de *Faust*, Bettina n'hésite pas à les modifier, voire à en inventer d'autres pour montrer un Goethe en adoration devant « l'enfant », présentée comme sa muse, son inspiratrice, son guide en musique et en art. Ainsi, dans une lettre de Goethe du 11 janvier 1811, elle ajoute plusieurs paragraphes où le vieux maître s'en remet à l'amie et disciple : « Je ne te cacherai pas que tes idées, malgré leur étrangeté, trouvent une certaine résonance en moi, et réveillent des sentiments que je portais jadis dans mon âme alors plus délicate⁶ ». Quand ils se rencontrent en 1807 – Goethe a 58 ans et Bettina 22 –, il s'amuse tout d'abord de l'engouement amical démonstratif de la jeune femme à son égard, qui prend bien vite la tournure d'une passion amoureuse. Il finit toutefois par se lasser, la recevant plus par politesse que par réel intérêt, jusqu'à lui fermer sa porte en 1830 pour se débarrasser de son « importunité », comme il le note dans son journal. Faut-il donc la croire quand elle écrit à son frère Clemens Brentano, en décrivant leur premier entretien : « Il vint à ma rencontre : dès le premier instant il m'embrassa sur le front et me traita comme une joie longtemps espérée, qui apparaît enfin... » ? Albert Béguin, dans *L'Âme romantique et le Rêve*, contredit la vision par trop idyllique de la supposée relation amicale teintée d'amour que Bettina entretient avec Goethe : « L'illustre vieillard n'aime pas son admiratrice : il se laisse adorer par

3. *Correspondance de Bettina et de Goethe, op. cit.*, p. 7.

4. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, vol. 2, Paris, Garnier frères, 3^e éd., s.d., p. 330-352.

5. *Ibid.*, p. 345.

6. *Correspondance inédite de Goethe et de M^{me} Bettina d'Arnim*, vol. 2, trad. (allemand) Seb. Albin [M^{me} Hortense Cornu], Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1843, p. 160.

elle, et il retrouve dans ses lettres, avant d'en être agacé, toute une exaltation juvénile qui lui apporte un écho de sa propre jeunesse⁷ ». Une démarche de Bettina auprès du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach provoque la colère de Goethe et une riposte cinglante et cruelle du poète qui décrit Bettina, dans une lettre à Charles-Auguste, comme un « taon insupportable » qui parle « de rossignols et gazouille comme un serin⁸ ».

La relation entre Bettina et Goethe a inspiré de longs passages de *L'Immortalité* de Kundera. La quatrième partie, intitulée « *Homo sentimental* », commence d'ailleurs par ce qu'il désigne comme étant « l'affaire Bettina⁹ ». Selon lui, « Bettina s'intéressait beaucoup moins à Goethe qu'on ne croit¹⁰ ». Il explique ainsi son idée : « la cause et le sens de son amour n'étaient pas Goethe, mais l'amour¹¹ ». Cela va dans le sens d'une rêverie et d'une exaltation romantique qui conduisent Bettina à altérer la réalité pour la rendre plus conforme à l'idéal amical/amoureux. Les récits de ses rencontres avec l'écrivain vont donc être sublimés et ont une valeur littéraire plus que testimoniale. Kundera interroge son lecteur sur la signification de l'amour de Bettina et apporte une réponse qui correspond aux modifications qu'elle introduit dans les lettres : « ce qui l'a incité à aimer Goethe, ce n'est pas Goethe, mais la séduisante image de l'enfant Bettina amoureuse du vieux poète¹² ». L'amitié (car l'amour ne semble ici autre chose qu'une amitié mâtinée de tendresse) semble donc en l'occurrence condamnée à l'unilatéralité, dans la mesure où elle est une construction fantasmatique dont les lettres (mais non l'échange épistolaire, les lettres étant retravaillées et réinventées par l'un des deux épistoliers) sont l'un des supports.

7. Albert Béguin, *L'Âme romantique et le Rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, Le Livre de poche, « Biblio essais », 1993, p. 325.

8. *Correspondance de Bettina et de Goethe, op. cit.*, p. 27.

9. M. Kundera, *L'Immortalité, op. cit.*, p. 277.

10. *Ibid.*, p. 286.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 314.

Les lettres de Balzac à « l'Étrangère »

Dans la préface déjà citée, Jean Triomphe fait le lien entre les échanges épistolaires entre Bettina et Goethe, lus par Balzac dans leur version romancée, et *Modeste Mignon*¹³. Ewelina Hańska, aristocrate polonaise, écrit par jeu en 1832 (car elle est, comme beaucoup de femmes de son milieu, affectée « d'épitomane et de graphomanie¹⁴ »), une première lettre à un auteur qu'elle admire et qui a quasiment son âge, Honoré de Balzac. Cette lettre est signée de façon énigmatique « L'Étrangère »¹⁵. S'ensuivra une intense correspondance qui se traduira par 414 lettres envoyées par Balzac. La relation asymétrique entre Hańska et Balzac est en cela bien différente de celle entre Bettina et Goethe. L'auteur du *Père Goriot* est attiré par Ewelina Hańska avant même de la rencontrer, au point de la demander en mariage onze années plus tard alors qu'elle vient tout juste de devenir veuve. L'asymétrie réside surtout dans le statut littéraire des correspondants, ainsi que dans l'écart manifeste entre leurs conditions sociales respectives, et non dans leurs sentiments, qui apparaissent comme partagés dans la durée : alors que M^{me} Hańska jouit des privilèges d'une aristocrate fortunée, Balzac traverse souvent des difficultés économiques qu'il compense en publiant

13. *Correspondance de Bettina et de Goethe, op. cit.*, p. 7.

14. Voir la « Préface » à Balzac, *Modeste Mignon*, éd. Anne-Marie Meininger, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1982, p. 7.

15. Cette lettre du 28 février 1832 destinée à Balzac, qui n'a pas été retrouvée, est reçue par le libraire Gosselin, 9 rue Saint-Germain-des-Prés, chez qui le romancier avait publié l'année précédente *La Peau de chagrin* et les *Contes philosophiques*. Postée d'Odessa, elle n'indique ni le nom de son auteure ni son adresse, et suscitera par suite la curiosité de Balzac, qui, voulant répondre à cette lectrice, publiera une petite annonce dans *La Gazette de France* datée du lundi 2 avril 1832. Le texte, uniquement compréhensible par sa destinataire, est le suivant : « M. de B. a reçu la lettre qui lui a été adressée le 28 février ; il regrette d'avoir été mis dans l'impossibilité de répondre ; et si ses vœux ne sont pas de nature à être publiés ici il espère que son silence sera compris. » On suppose que, dans un court billet de mai 1832 qui n'a pas non plus été retrouvé, la correspondante, ayant eu connaissance de l'annonce, laissa une adresse où Balzac fit parvenir la lettre qui inaugure la longue correspondance entre lui et « l'Étrangère ». Sur les péripéties de ces premiers échanges, voir Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hańska*, vol. 1 : 1832-1844, éd. Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, p. 5-6 ; ainsi que l'article de Bernard Guyon, « La première lettre de Balzac à l'Étrangère », *Le Monde*, 19 septembre 1950 (https://www.lemonde.fr/archives/article/1950/09/19/la-premiere-lettre-de-balzac-a-l-etrangere_2046775_1819218.html).

constamment. Il compte ainsi sur la vente des droits des feuilletons et des livres pour éponger ses dettes, sujet qu'il évoque souvent auprès de sa correspondante, notamment dans une lettre du 2 avril 1844 :

J'espère toujours avoir payé pour 30 000 fr. de dettes d'ici à la fin de juin, surtout au prix où les journaux nous paient. Avant mon départ pour P[étersbourg] l'on n'aurait pas donné plus de 5 000 fr. de M[odeste] M[ignon]. Entre ce livre et *Les Petits Bourgeois*, j'aurai 18 000 fr. aux *Débats*. Puis, j'ai deux autres ouvrages, *Les Paysans* et *Sabine*, qui feront 10 000 fr. En tout 28 000 fr. La librairie en donnera 20 000 fr., cela fera 48 000 fr. Ce ne sera pas encore assez pour rentrer aux Jardies ; il me faudrait 12 000 fr. de plus, ainsi que pour pouvoir posséder sans crainte des immeubles ; mais je ferai des efforts surnaturels¹⁶.

Le thème du roman *Modeste Mignon* est emprunté à une nouvelle d'Ewelina Hańska qu'elle a écrite puis brûlée et dont elle parle à Balzac dans une lettre. Ce récit détruit était une sorte d'hommage à sa rencontre avec l'auteur de *La Comédie humaine*, puisqu'il s'agit d'une correspondance entre un grand écrivain et une jeune fille, le lien avec la vie réelle semblant évident¹⁷. Elle reçoit par retour de courrier le 1^{er} mars 1844 une demande de réécriture du texte afin que Balzac puisse l'utiliser car l'écrivain traverse alors une phase sans inspiration :

Il faut peindre d'abord une famille de province où il se trouve, au milieu des vulgarités de cette vie une jeune fille exaltée, romanesque, et puis par la correspondance, *transiter* vers la description d'un poète à Paris. L'ami du poète, qui continuera la correspondance, doit être un de ces hommes d'esprit qui se font les caudataires d'une gloire, c'est une jolie peinture

16. *Lettres à Madame Hańska*, vol. 1, *op. cit.*, p. 835. Ses préoccupations concernant l'argent passent dans l'ensemble de l'œuvre, en particulier dans *Le Père Goriot*, auquel l'économiste Thomas Picketty consacre en 2013 plusieurs sous-chapitres de son ouvrage *Le Capital au XXI^e siècle*. Ainsi, au chapitre 7, dans ce qu'il nomme « Le discours de Vautrin », il se réfère à ce personnage qui explique dans le détail à Rastignac les niveaux de revenus annuels.

17. Voir l'« Introduction » de Maurice Regard à *Modeste Mignon* dans le volume 1 de *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 448.

que celle de ces servants-cavaliers, qui soignent les journaux, font les courses, etc.¹⁸

Balzac insiste le jour suivant : « Plus j’y pense, plus je trouve votre nouvelle bien¹⁹ » ; et il indique qu’il s’en servira. Le 4 mars, il fait état de ses difficultés présentes à rédiger les livres qu’il imagine, comme d’ailleurs à écrire sur le sujet que sa correspondante lui a transmis : « Je ferai cette œuvre, elle est grande et belle ; mais en ce moment, tout me fuit²⁰ ». Cependant, sans attendre l’envoi de sa correspondante, il se met au travail. On peut suivre grâce aux lettres à M^{me} Hańska les phases d’enthousiasme créateur et de découragement. Il l’informe le 16 qu’il a déjà rédigé 50 feuillets :

Oh ! je ne peux pas garder mon secret plus longtemps avec vous !... Oui, exécuter ce que vous avez inventé m’a paru la plus délicieuse des jouissances, et vous lirez peut-être votre œuvre dans *Les Débats* avant *Les Petits Bourgeois*, je n’ai plus que 60 feuillets et en 5 ou 6 jours, ce sera fini²¹.

Le 21, il écrit à Ewelina Hańska qu’il ne lui reste que quelques feuillets pour terminer *Modeste Mignon*, cette « nouvelle devenue un magnifique roman²² ». Malgré l’euphorie créatrice émanant des lettres pendant les premières semaines de mars, l’avancée de la rédaction et les corrections se révèlent bien plus difficiles que prévu, comme il en témoigne le 29 : « je suis allé trois fois par jour à l’imprimerie, j’ai dormi cinq heures seulement, je suis à la sixième épreuve du premier volume de *Modeste*²³ ». Il invite sa correspondante dans cette même lettre à deviner la dédicace qui paraîtra en tête de la première livraison de *Modeste Mignon* dans le « Feuilleton » du *Journal des débats*, daté du jeudi 4 avril 1844. Cette dédicace, qui s’étend sur dix lignes dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, commence par mentionner la

18. *Lettres à Madame Hańska*, vol. 1, *op. cit.*, p. 819. Il s’agit en partie du sujet du futur roman *Modeste Mignon*.

19. *Ibid.*, p. 820.

20. *Ibid.*, p. 823.

21. *Ibid.*, p. 827.

22. *Ibid.*, p. 832.

23. *Ibid.*, p. 833.

dédicataire de façon surprenante et énigmatique pour le simple lecteur du journal : « À une Étrangère ». La fin de ce texte, considérée comme amphigourique par certains, dont Sainte-Beuve²⁴, sera corrigée par Balzac dans l'édition Furne, et la nationalité de sa destinataire sera précisée : « À une Polonaise ».

Dans une lettre du 31 juillet 1844, alors qu'il vient de reprendre son rythme de travail, il compare l'héroïne qui donne son nom à l'œuvre à ses sources d'inspiration : « On trouve Modeste trop instruite et trop spirituelle : mais votre cousine Caliste et vous de qui j'ai fait mes modèles, sont supérieures à elle²⁵ ». Il oublie toutefois de mentionner le nom de Bettina von Arnim, alors qu'on sait pourtant l'importance qu'a eue la lecture de sa correspondance avec Goethe traduite en français une année auparavant. Il a d'ailleurs consacré à ces échanges épistolaires un article non publié de son vivant²⁶. Il s'y étonne que Bettina ait publié ses lettres alors que Goethe n'en avait pas formulé le désir. Il note l'asymétrie de la relation entre Bettina et le vieux poète en ces termes : « Oh ! Goethe ! Quel criminel tu es ! Les lettres de Bettina sont accompagnées de gilets bien chauds, de pantoufles et autres bagatelles que les femmes brodent et font pour leurs amants²⁷ ! » Balzac traduit sa déception devant la réaction de Goethe, interprétée comme un manque d'amitié ou d'amour, en ces termes : « Goethe remercie beaucoup plus Bettina pour les gilets que pour les lettres, et se montre plus sensible aux ouvrages de l'aiguille qu'aux fleurs de l'esprit²⁸ ». Maurice Regard, dans son introduction à *Modeste Mignon*, fait l'inévitable rapprochement entre le personnage balzacien et son modèle devenu une créature de Goethe, qu'il appelle « [s]a petite goethéenne, fille à la fois de l'Allemagne et du Midi, comme Bettina Brentano précisément, née d'un père

24. Le critique parle également de « galimatias ». Concernant l'équivoque créée par la dédicace dans le journal, voir la note 1 de la p. 38 de l'édition Meininger, ainsi que la note 3 de la p. 833 du premier volume des *Lettres à Madame Hańska* (édition établie par Pierrot).

25. *Ibid.*, p. 891-892.

26. Cet article conservé à la bibliothèque Lovenjoul (cote A 302, f^{os} 58-61) est reproduit en fin de volume dans l'édition de *Modeste Mignon* d'A.-M. Meininger, *op. cit.*, p. 344-346.

27. *Ibid.*, p. 346.

28. *Ibid.*

italien et d'une mère allemande²⁹ ». Dans le roman de Balzac, les lettres échangées entre Modeste Mignon et le poète Canalis sont disséminées tout au long du texte. Elles sont pour la plupart numérotées en chiffres romains de I à XXIV avec toutefois l'omission des lettres XI à XXIII. La première lettre, signée d'une sorte d'abréviation mystérieuse qui tient de l'anagramme, fait sans doute allusion à la fameuse lettre envoyée par « L'Étrangère » :

I

À MONSIEUR DE CANALIS

Déjà bien des fois, monsieur, j'ai voulu vous écrire, et pourquoi ? vous le devinez : pour vous dire combien j'aime votre talent. Oui, j'éprouve le besoin de vous exprimer l'admiration d'une pauvre fille de province, seulette dans son coin, et dont tout le bonheur est de lire vos poésies. De René, je suis venue à vous [...].

Répondez-moi, soyez bon pour moi. Je ne prends pas l'engagement de me faire connaître un jour, cependant je ne dis pas absolument non. Que puis-je ajouter à cette lettre ?... Voyez-y, monsieur, un grand effort, et permettez-moi de vous tendre la main, oh ! une main bien amie, celle de
Votre servante

O. D'ESTE-M.³⁰

Cette lettre placée sous le signe de l'amitié fait également écho à la première missive que Bettina envoie à Goethe, où elle souligne sa solitude avant d'avoir connu son œuvre, se décrivant comme « [u]n enfant des hommes, seul debout sur un rocher³¹ ». La lettre, dès lors, apparaît comme un appel à l'amitié ; et de fait, même si l'amitié se teintera d'amour, l'échange épistolaire semble bien avoir, en l'occurrence, contribué au développement d'une amitié certes asymétrique, mais non déséquilibrée.

29. H. de Balzac, *La Comédie humaine*, vol. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 456.

30. *Ibid.*, p. 514.

31. *Correspondance de Bettina et de Goethe, op. cit.*, p. 31.

Les lettres de Flaubert à « la Muse »

Un autre exemple de relation épistolaire asymétrique est celle entre Louise Colet et Gustave Flaubert, qui commence aussitôt après leur première rencontre en juillet 1846 dans l'atelier du sculpteur Pradier, lieu fréquenté par artistes et écrivains de renom et où Victor Hugo avait connu Juliette Drouet. Au début de leur liaison, Louise Colet est considérée comme une poétesse de talent, un de ses ouvrages a d'ailleurs déjà reçu un prix de l'Académie française, et elle tient un salon rue de Sèvres à Paris³². Le jeune Flaubert est au départ ébloui par une maîtresse d'une grande beauté qui allie prestiges littéraire et social. Bien que le jeune homme n'ait pas encore de stature littéraire – il n'a publié que deux textes de jeunesse sans grand retentissement –, elle lui envoie à partir de 1851 ses œuvres, qu'il prend le soin de lire et d'analyser. Il lui en fait une critique détaillée, lui recommandant de lire les classiques, d'écrire moins vite, de travailler davantage le style et surtout de mettre moins d'elle dans ses textes. Certaines de ses lettres d'observations critiques font plusieurs pages, comme en témoigne le deuxième volume de la *Correspondance* de Flaubert publié par la Bibliothèque de la Pléiade, notamment une lettre datée de fin février 1852 où le romancier décortique le poème « La Colonie de Mettray », qui recevra le prix de l'Académie³³. Cette lettre, dont la partie initiale semble manquante, compte pourtant cinq pages imprimées. Elle dénote bien l'intérêt que Flaubert prend à cette tâche qui tient moins du sentiment amical ou amoureux que de cet engagement en littérature présent dans l'ensemble de sa *Correspondance*, et qui le pousse à traiter son amante en amie littéraire. Si Louise Colet se range souvent aux avis de Flaubert

32. Les œuvres poétiques de l'écrivaine ont été saluées et primées à quatre reprises par l'Académie française. En revanche, ses tentatives théâtrales sont demeurées largement infructueuses. Reçue par le président Louis-Napoléon Bonaparte pour lui parler de son drame *Madeleine* qu'elle veut donner au Théâtre-Français, elle le trouve commun, contrairement à Lamartine, qui a « l'air noble et grand », comme elle le décrit dans son *memento* de février 1849. Préférer un poète et candidat malheureux aux élections présidentielles du 10 décembre 1848 au président plébiscité par l'immense majorité des électeurs n'aura pas contribué à lui assurer les appuis nécessaires à ses ambitions d'auteur dramatique.

33. Voir à ce sujet les p. 83 à 86 de « Louise Colet et les conseils de Flaubert » d'Éric Le Calvez, in Thierry Poyet (dir.), *Louise Colet ou l'éclectisme littéraire. Une écrivaine parmi les hommes*, Paris, Lettres modernes Minard, 2020.

sur le style et la versification, elle les conteste parfois, comme on peut le déduire en comparant les propositions émises par l'écrivain de Croisset et les poèmes publiés³⁴. Au détour d'une phrase, on comprend implicitement ou explicitement que ses conseils ont pu la choquer, comme dans la lettre du 9-10 janvier 1854 envoyée à propos du poème « La Servante », où il déclare : « Cette œuvre n'est pas publiable, *telle qu'elle est*. Et je te *supplie* de ne pas la publier³⁵ ». La réponse a dû révéler la blessure infligée à l'auteure, puisque dans une lettre du 15 il déclare : « Je te fais des excuses, et des plus sincères, puisque tu as trouvé ce que je te disais de "La Servante" acerbe et *injurieux*³⁶ ». L'adjectif « injurieux » est souligné par Flaubert et on peut l'interpréter comme étant la citation du terme employé par Louise Colet.

De la longue correspondance entre les deux écrivains, l'histoire de la littérature a surtout conservé les lettres où Flaubert parle de *Madame Bovary* et décrit sa méthode et ses conceptions de l'art et de la littérature, au détriment de ce qui a trait à leur relation amicale et amoureuse. La correspondance témoigne surtout de leur première liaison entre l'été 1846 et le printemps 1848, et moins de la seconde entre l'automne 1851 et octobre 1854. Le sentiment de l'asymétrie du rapport entre les deux auteurs se traduit par un épanchement de Louise Colet dans un de ses *Mementos* du 24 décembre 1851, quand elle déclare : « Gustave m'aime exclusivement pour lui, en profond égoïste, pour satisfaire ses sens et pour me lire ses ouvrages³⁷ ». L'amitié, bien réelle pourtant, semble donc ici coincée entre deux périls majeurs : la passion amoureuse et l'égoïsme. Il est certain en tout cas que l'évocation des sentiments apparaît presque secondaire par rapport à l'ensemble des pages qui font de cette correspondance une sorte de traité d'esthétique littéraire. La première lettre connue est datée de la nuit du 4 au 5 août 1846, une semaine après leur rencontre. Il s'agit de la lettre

34. On ne connaît que très peu de lettres écrites par Colet à Flaubert, car il en a détruit la plupart. Le site du centre Flaubert consacré à sa correspondance recense 281 lettres de Flaubert et de Louise Colet.

35. Gustave Flaubert, *Correspondance*, vol. 2 : *juillet 1851-décembre 1858*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 502.

36. *Ibid.*, p. 507.

37. Louise Colet, *Mementos*, éd. Joëlle Gardes, Paris, Kimé, 2018, p. 109.

d'un jeune amant – Flaubert a alors 25 ans – à sa maîtresse, de onze ans son aînée, qui est alors une écrivaine reconnue :

Il y a douze heures nous étions encore ensemble. Hier à cette heure-ci, je te tenais dans mes bras... t'en souviens-tu ?... Comme c'est déjà loin ! La nuit maintenant est chaude et douce ; j'entends le grand tulipier qui est sous ma fenêtre frémir au vent et, quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière. Tes petites pantoufles sont là pendant que je t'écris, je les ai sous les yeux, je les regarde. Je viens de ranger, tout seul et bien enfermé, tout ce que tu m'as donné. Tes deux lettres sont dans le sachet brodé, je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne³⁸.

La dernière lettre à Louise Colet que l'on a de l'auteur de *Madame Bovary*, datée du 6 mars 1855, est sans équivoque sur les sentiments qu'il a alors pour elle et qui ont bien changé en neuf ans :

Madame,

J'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois, chez moi. Je n'y étais pas. Et dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir : *que je n'y serai jamais*. J'ai l'honneur de vous saluer³⁹.

Cruauté du procédé signifiant l'asymétrie du sentiment qui, sur le plan épistolaire, se traduit par une fin de non-recevoir définitive. L'asymétrie tient aussi bien au statut dans le champ littéraire des deux amants, à leur façon de considérer l'acte créateur, qui absorbe totalement Flaubert, qu'à leur condition sociale, car Louise est obligée de publier et de faire jouer ses pièces pour survivre, alors que Gustave est très tôt rentier⁴⁰. Elle réclame la présence de l'ami et amant alors qu'il

38. G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 1 : *janvier 1830-juin 1851*, éd. J. Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 272-273.

39. G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, *op. cit.*, p. 572.

40. G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 404.

se considère un « ours⁴¹ » qui se complaît dans sa tanière de Croisset⁴². Dans les 287 lettres connues de leur correspondance, dont n'ont été conservées que six de Louise Colet, on observe les différentes étapes d'une relation complexe qui oscille souvent entre passion amoureuse exigeante, surtout au tout début, et amitié, proche ou distante selon les périodes. Il est une marque d'énonciation qui ne trompe pas sur l'état de la relation tumultueuse qu'ils entretiennent à un moment donné. Alors que le tutoiement est le plus souvent de mise dès le début – Flaubert s'afflige dans une lettre du 13 novembre 1846 d'un vouvoiement subit : « M'appelleras-tu encore *vous*⁴³ ? » –, il s'interrompt dans deux lettres non datées, mais sans doute de fin décembre 1846. Dans l'une d'elles, Flaubert fait allusion à un sujet de discorde qui sera constant, le fait qu'elle lui fait grief du manque d'efforts pour la retrouver à Paris. Dans l'autre, il semble ne pas comprendre le motif de la récrimination qui motive le retour du vouvoiement : « Qu'est-ce que je vous ai fait (puisque c'est *vous* maintenant), pour que vous m'étaliez avec l'orgueil de la douleur le spectacle d'un désespoir auquel je ne sais pas de remèdes⁴⁴ ? » Le vouvoiement reprend dans une lettre du 17 mai 1847, qui commence par un reproche : « [V]ous vous obstinez à ne plus vouloir me donner de vos nouvelles et à vivre pour moi comme si vous étiez morte⁴⁵ ». Cette marque de la personne, qui tient plus du dépit que d'une réelle mise à distance, est oubliée quelques lignes plus loin : « Et j'avoue sans fierté que je souffre à l'idée que dans ton cœur tu m'accuses⁴⁶ ». La lettre suivante, datée du 11 juin, précise l'importance du tutoiement, qui est pour l'auteur une meilleure traduction du sentiment qui l'anime, et qui,

41. Pierre-Marc de Biasi commence son *Flaubert. Les Secrets de l'« homme-plume »* (Paris, Hachette, 1995) par ces mots : « Gustave Flaubert était un ours. Il l'a répété lui-même sur tous les tons dans la *Correspondance*, les témoignages de ses contemporains le confirment, même s'il a su quelquefois concilier son ourserie foncière avec un certain goût pour les mondanités, il fut de plus en plus ours à mesure que les années passèrent. »

42. Ces diverses asymétries sont étudiées dans l'article de J. Gardes-Tamine, « Louise Colet la méprisée », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 2016, p. 13-24 ([doi:10.18352/relief.937](https://doi.org/10.18352/relief.937)).

43. G. Flaubert, *Correspondance*, vol. I, *op. cit.*, p. 404.

44. *Ibid.*, p. 422-423.

45. *Ibid.*, p. 455.

46. *Ibid.*

s'il semble à certains égards s'apparenter à de l'amitié, échappe à toute catégorisation :

Mon *vous* n'exprime pas aussi bien ce que je suis pour toi, que *tu*. Je te tutoie donc, car j'ai pour toi un sentiment spécial et particulier, auquel en vain je cherche un nom juste sans le pouvoir trouver. Et si je t'écris ce n'est pas comme tu dis parce que je n'ai rien de mieux à faire, car souvent dans la journée je t'envoie de bonnes pensées. Oui souvent je songe à toi : je te vois, au milieu de ta triste vie, rendue plus triste par moi, seule dans ton petit boudoir, seule dans ta maison, isolée dans ton cœur, qui n'a pour habitants que des ennuis et des chagrins que j'ai augmentés, mon Dieu ! que j'ai augmentés. Voilà ce que je me reproche sans cesse. Mais est-ce ma faute encore un coup ! Plus tard si je vis, si tu vieillis, j'écrirai peut-être toute cette histoire qui n'en est même pas une⁴⁷.

Le 6 août 1847, Flaubert est à nouveau la source de larmes et de récriminations ; cette fois parce qu'il n'est pas venu à un rendez-vous et n'a pas songé à lui envoyer des fleurs le 29 juillet, jour anniversaire de leur liaison. Les emportements et injonctions sont dus à ce qu'il désigne alors comme une « colère égoïste de votre amour⁴⁸ ». La réponse de l'amante a dû l'apaiser car il reprend le tutoiement quatre jours après. La première lettre conservée de Louise Colet, datée du 9 novembre 1847, emploie le vouvoiement et lui fait le reproche de ne pas même vouloir dépenser 16 francs pour venir la voir ; à quoi Flaubert répond en lui signifiant entre parenthèse dans la première phrase : « je dis vous, car le tutoiement, à ce qu'il paraît, a passé de mode, c'est vous qui le voulez⁴⁹ ». Après la reprise de leur liaison, il revient au tutoiement à partir du 9 janvier 1852. Le tutoiement marque moins le sentiment amoureux qu'une collaboration littéraire, où l'amitié est gage d'attention, Flaubert proposant de longues corrections et donnant son avis sur les œuvres que Colet a en cours. Il continue souvent à l'appeler « Muse », car il partage avec elle l'avancée de la rédaction de sa *Bovary*, ses hésitations, ses doutes, ses

47. *Ibid.*, p. 456.

48. *Ibid.*, p. 463.

49. *Ibid.*, p. 484.

désespoirs, la torture que lui fait éprouver le livre en gestation, dont il est parfois « malade physiquement⁵⁰ » :

Le fond de mes *comices* est à refaire, c'est-à-dire tout mon dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié. Les idées me manquent. J'ai beau me creuser la tête, le cœur et les sens, il n'en jaillit rien. J'ai passé aujourd'hui toute la journée, et jusqu'à maintenant, à me vautrer à toutes les places de mon cabinet, sans pouvoir non seulement écrire *une* ligne, mais trouver une pensée, un mouvement ! Vide, vide complet⁵¹.

Conclusion

Les relations épistolaires asymétriques entre deux auteurs sont le résultat aussi bien des caractéristiques de chaque couple littéraire, du statut des épistoliers dans le champ littéraire, de leur condition sociale, que des personnalités de chacun. Les lettres d'écrivains, qui font d'abord partie de la sphère de l'intime puis font partie intégrante de l'œuvre une fois publiées, permettent de saisir des relations amicales ou amoureuses, changeantes selon les périodes, surtout quand la correspondance s'établit dans la durée. Les lettres de Bettina von Arnim à Goethe s'étendent sur vingt-cinq années, entre 1807 et 1832, celles entre M^{me} Hańska et Balzac sur dix-huit années, entre 1832 et 1850, et celles entre Flaubert et Louise Colet sur une période plus brève, neuf années à peine, entre 1846 et 1855. Ces trois correspondances permettent de suivre l'évolution de la nature des sentiments éprouvés : de l'idéalisation romantique d'une amitié tendre à la passion amoureuse, chez Bettina ; de l'émotion devant une telle tendresse amicale à l'agacement devant l'exigence des sentiments, chez Goethe ; du continué émerveillement amical et amoureux aiguë par la distance au mariage *in extremis*, chez Balzac et Ewelina Hańska ; de la passion amoureuse partagée, chez Flaubert et Louise Colet, à l'amitié professionnelle puis au dédain et à l'irritation de l'auteur de *L'Éducation sentimentale*. L'asymétrie

50. G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, *op. cit.*, p. 452.

51. *Ibid.*

de la relation épistolaire se manifeste également en ceci, que l'écrivain trouve en sa correspondante une sorte de faire-valoir, quelqu'un d'attentif à qui il peut exposer ses opinions sur l'art et la littérature. Si Goethe partage somme toute fort peu de son travail littéraire avec sa correspondante, Balzac dévoile à « L'Étrangère » l'architecture de *La Comédie humaine*, et Flaubert tient une sorte de journal de bord par le biais de ses lettres sur la gestation et la rédaction de *Madame Bovary*. La correspondante tient ainsi un miroir qui permet à l'écrivain de mieux se voir écrivant son œuvre, et l'amitié se trouve, dans de tels échanges, constamment menacée à la fois par les orages de la passion et par l'égoïsme de l'écrivain dominé par l'unique souci de son œuvre.